

Tell découvre Venise

Il était né dans cette vallée au climat rude et aux travaux pénibles. Il aidait son père au domaine, il partait avec lui en fin de saison bûcheronner dans les forêts proches. Travaux physiques qui le laissaient éreinté le soir. Mais Tell Rochat avait son dérivatif, ses compensations et O combien. Il peignait. Il avait commencé à le faire dès quatorze ans où il avait croqué la ferme et ses multiples activités en une toile certes naïve mais déjà assurée. Un genre qu'il ne retrouverait pas plus tard. Peinture unique où l'on voyait ainsi la maison familiale animée par une foule de personnages qui chacun portait un nom, le père, la mère, une tante ou un oncle, un frère ou une sœur. C'étaient les Places, une bâtisse isolée, on parlait d'elle comme d'une maison foraine, placée à portée de voix de la route qui du Pont conduit à Pétra-Félix. Elle connaissait alors son âge d'or, alors que nul ne pouvait encore pressentir qu'ici, un jour, il n'y aurait plus personne de la famille, qu'un paysan étranger à celle-ci, ordinaire, apte seulement à l'utiliser comme chalet d'alpage, travaillant à grand renfort de machines de tous genres dont aucune ne pouvait embellir la grande et belle bâtisse qui perdrait de cette manière le charme qu'elle pouvait avoir autrefois.



Tell donc peignait. Non pas jour et nuit, son travail ne le lui permettait pas, mais souvent en fin de journée ou le dimanche, pour se délasser, pour sacrifier à une passion de plus en plus vive. Et puis bientôt il sut que son avenir était non

pas dans sa collaboration avec son père, en vue d'une reprise future du domaine, n'en déplaie à ses vieux parents qui ne trouveraient plus son aide indispensable, mais dans la peinture. Il serait artiste peintre.

Dès lors son activité physique ne fut plus qu'épisodique. Il partait avec son matériel du côté du Pont. Il peignait le lac sous tous ses aspects. Et puis la Vallée en général, avec souvent la Dent qui pointe. Il peignait aussi les abords de sa maison, sa maison elle-même qu'il fixa sur la toile peut-être plus de dix fois. Il sut aussi qu'il pouvait peindre avec succès des personnages, et les premiers qu'il croqua furent naturellement ses proches, son père surtout. Il tint aussi à se peindre lui-même, laissant ainsi une courte série d'autoportraits puissants et offrant, pour les meilleurs, de découvrir déjà sur se beau visage les prémices d'une maladie qui l'emportera bientôt.

Tell alors en vint souvent à partir. Il suivit des cours. A Lausanne déjà puis à Paris, mais avec quel argent, on se le demande, tant encore à l'époque les toiles qu'il vendait dans des expositions locales désormais régulières étaient bon marché. La quantité suppléa-t-elle un temps à la qualité, fallait-il rassasier une demande qui se contentait du lac et de la Dent ?

Le métier rentrait. Encore que l'ensemble de la production restait inégal. Des toiles ainsi souvent ordinaires, de grande qualité parfois, avec parmi le tout des bijoux extraordinaires que l'amateur se garde de trop venter de peur qu'ils n'accèdent à une cote qui les mettrait hors de portée des bourses démunies. Garder Tell modeste afin de le laisser en tous temps abordable.

Mais si la maison suffit à ses débuts, et les environs, et ce lac, et ces forêts, bientôt lui vint l'envie d'aller voir ailleurs, au-delà de ses chères montagnes qu'il parcourait encore, de temps à autre, la hache sur l'épaule. Un fils tel que lui ne saurait devenir ingrat.

Il alla dans les pays du nord dont il eut peine à saisir la grâce des canaux. Leurs eaux sombres souvent ne surent pas l'inspirer. Et même quelques fois il peina à maîtriser les perspectives, des bâtiments qui ainsi apparaissent lourds et comme posés de guingois.

Il alla en Espagne. La couleur lui convint mieux. Il peignit des toiles exquises, des personnages, des femmes entre autres, magnifiques. Il visita Tolède. Il sut voir le paysage qu'avait autrefois peint le Greco, chargé d'orage, lourd d'un noir qui annonce toutes les misères futures de l'Espagne, apocalyptique, magnifique en même temps et d'une modernité qui subjugué. On ne fit ni ne ferait jamais mieux. C'était le génie humain dans sa splendeur, la fixation d'une journée étrange et lourde, un flash hallucinant sur une cité que la lumière a déserté.

Il prit aussi le chemin de l'Italie pour s'en aller à Venise. Nous ne sommes que peu renseigné sur les toiles qu'il en ramènera un jour, sur les sentiments que lui inspira la cité lagunaire. Nous ne pouvons que l'imaginer. Il y a déjà cette approche fascinante. On était à la Vallée, on avait franchi les Alpes, longé la plaine du Pô pendant des heures et enfin, après une traversée de lagune en bateau, on débarquait à Venise. Quelle étrange fascination. Une civilisation



d'une richesse incroyable se révèle à vous. Ce que vous avez connu en d'autres lieux, et qui constituait jusqu'à aujourd'hui un vrai cœur du monde, O cocon bienheureux de vos enfances, O terre natale au-delà de laquelle les hommes ne pourraient qu'être des sauvages, devient soudain petit, presque minable, tandis que les œuvres d'ici vous emmènent à des années lumières de votre passé. Le monde s'ouvre enfin, avec ses richesses, avec sa beauté, avec ses équilibres incroyables. Tell RoCHAT ainsi naît à Venise. Il a posé son matériel dans un petit hôtel d'un coin retiré de la ville, pas trop cher, pour retrouver celle-ci en son centre et se gorger d'une activité touristique déjà effrayante. Mais tôt il sait quitter les lieux trop connus pour en gagner d'autres, presque déserts dont le charme est grand. Voilà enfin de l'authentique et cela le fascine au-delà de tout ce qu'il aurait pu hier encore imaginer. Il franchit les canaux sur les ponts innombrables de la cité, il ne les comptera jamais, il s'arrête au pied d'une bâtisse pour en admirer les façades déjà lépreuses qui révèlent des murs faits de briques en terre cuite. Tout cela sera sujet à peindre, on trouvera les couleurs, l'émotion fertilisera vos toiles. Il pénètre parfois dans les églises pour admirer des œuvres incroyables, certes un peu monotones dans le choix des sujets, mais peintes néanmoins, encore que les couleurs se soient assombries, avec une maîtrise inégalable. Et c'est là qu'il sait, lui, Tell RoCHAT, malgré la ténacité qu'il montrera, malgré des talents qu'il développera encore, malgré une volonté presque sans faille de se hisser au-dessus du commun pour progresser, qu'il restera malgré tout un peintre régional, qu'il ne connaîtra jamais un tel niveau, qu'il devra par ailleurs éviter des sujets aussi complexe pour s'en tenir aux simples paysages et à quelque personnage dont la vue l'aurait enchanté. Ainsi posera-t-il son trépied dans les ruelles, à l'angle des maisons afin de ne gêner personne, ainsi demandera-t-il de poser à quelque natif d'ici, des femmes en particulier dont il saisira la beauté fulgurante et la grâce fragile. Tell, en de telles rencontres, aimera-t-il ? Tombera-t-il amoureux de l'une de ces femmes que l'on rencontre et qui vous enflamme ? On les regarde, on prend conscience de la perfection des traits du visage, de la grâce magnifique du corps qui est un enchantement, une poésie, une douce chanson d'amour. Mon Dieu ce que l'on voudrait aimer.

Tell RoCHAT ainsi découvre Venise. Et il s'y trouve si bien après quelques semaines où il a peint sans relâche, il se sent si acclimaté, si participant à l'activité de la cité, les autres marchent, lui il peint, qu'il ne voudrait plus en repartir. La Vallée, là-bas, avec ses autres couleurs, plus sombres, avec ses sapins, ses lacs, sa Dent, sa maison, les siens, hélas, ne l'attire plus. C'est ici qu'il voudrait désormais vivre, dès aujourd'hui et à jamais. Arpenter sans cesse les petites rues dont il connaît maintenant un grand nombre, toujours différentes. Voir évoluer la foule, découvrir de beaux visages, il rêve beaucoup, Tell RoCHAT, emmagasiner des sujets par dix et par cents tandis qu'il irait manger dans les petites auberges de la cité où ce n'est pas encore trop cher. Faire aussi le plein de souvenirs pour plus tard. N'en pas demander plus à la vie. La

prendre à bras le corps, rêver d'un avenir d'artiste grandiose. L'art avant toute chose.

Tell hélas rentrera au pays. Il rangera son chevalet, ses pinceaux, il expédiera ses toiles dans deux ou trois grandes caisses adressées à la gare du Pont, la douane alors ne créera pas de problèmes. Et puis enfin il dira adieu à sa locataire, car pour finir il avait loué une petite chambre dont la fenêtre, il logeait au quatrième étage, donnait sur un canal. Mais c'était une voie d'eau modeste, solitaire, où ne passait que rarement une barque, et seulement d'utilité et non de plaisance. L'eau était lourde, épaisse, noire et verte. L'eau sentait le poisson, la lagune, ce qui ne bouge pas. C'était une eau morte. Mais il en avait aussi fait sa compagne. Il la regardait sans la peindre. Il était là, quelque soir, la fenêtre ouverte, les bras accoudé sur le rebord, il admirait les toits de la cité tandis que parfois le pénétrait une nostalgie poignante. Venise c'était bien, pour lui un nouveau centre du monde, mais aussi il y était seul, hormis ces deux ou trois artistes du pays que parfois il croisait et avec lesquels il échangeait des impressions, eux tous assis à la terrasse d'un petit bistrot. Que les Places étaient loin, mon Dieu...



Il quittera la cité en bateau. Il prendra le train à Mestre. Adieu Venise, adieu ville tant aimée... Une angoisse sourde alors le pénétrera, comme pour lui faire savoir qu'il ne vivra pas longtemps, et que tôt il devra quitter ce qu'il aura connu, ces choses, la ville, la mer, les couleurs, les odeurs, une animation extraordinaire, voir fumer les cheminées des locomotives maintenant qu'il a retrouvé le complexe fabuleux des chemins de fer, mais dans quelles conditions y travaille-t-on, se pose-t-il la question ? Une vie courte mais bien vécue, se dira-t-il. Car déjà alors il sentirait ce mal en lui qui l'emporterait. Une maladie qui le rongerait, l'affaiblirait, le tiendrait au lit des semaines entières, l'empêcherait même pendant des mois de peindre en lui faisant douter de lui et de son œuvre, le démolissant certes physiquement mais aussi psychiquement.

La plaine du Pô à rebours, les Alpes, le Valais que l'on traverse et qui est beau lui aussi à sa manière, et puis bientôt Vaud et son Jura, cette longue croupe noire derrière laquelle il sait être son pays. Mais aura-t-il du plaisir à le revoir ? Que retrouvera-t-il dans sa maison ? Son petit atelier l'accueillera-t-il tel qu'autrefois, quand le soir, après le travail et le souper, il y pénétrait pour y faire déjà du feu puis contempler ses dernières œuvres, se demandant si elles sauraient se transmettre, par leurs qualités esthétiques, par un choix approprié des couleurs, par une ambiance particulière aussi, à une postérité qui saurait lui rendre hommage ?

Note : les photos sont tirées de l'ouvrage : *Visioni di Venezia*, 1954.